

# Libération

## Des idées, pour changer

les Etats Généraux du  
**renouveau**

En liaison avec «le Nouvel Obs», trois jours de débats à Grenoble pour dessiner l'avenir.

PAGES 2-4

### La milliardaire, le maître d'hôtel et le ministre

Des écoutes où apparaît le nom d'Eric Woerth font rebondir le feuilleton autour de Liliane Bettencourt, héritière de L'Oréal, et de ses largesses envers un photographe jetsetter.

PAGES 8-9



### Cauchemar bleu



Battus 2-0 par le Mexique, Domenech et l'équipe de France sont pratiquement éliminés du Mondial.

PAGES 15 À 18

18 JUIN 1940,  
PRÉSENTS  
À L'APPEL

CAHIER CENTRAL



festivalandco



C'est comme ça qu'on fait la guerre

De FATIMA BHUITTO  
Écrivain et Chant du sabre et du sang, à paraître en février 2011 chez Buchet-Chastel.  
Traduit de l'anglais par Sophie Bastide-Foltz

Il est presque 11 heures du soir à Karachi. De ma chambre du 70 Clifton, j'entends le bombardement incessant de la circulation. Un bruit familier devenu le fond sonore de mon écriture et de ma réflexion. Auquel vient s'ajouter celui des sirènes. Des ambulances, ou bien des hommes politiques qui circulent en ville, claïronnant sur leur passage. Une garde d'élite armée jusqu'aux dents les accompagne, des Rangers surtout, portant des Kalachnikov. Des tirs retentissent parfois. Une série de coups de feu par cascades la plupart du temps, qui éclatent dans le lointain. Ce n'est pas la saison des mariages à Karachi, quand les mâles du pays sortent dans la rue et tirent des balles en l'air. Ce n'est pas le réveil de trois ans, traditionnellement turbulent et souvent pimenté de rafales marquant la nouvelle année. C'est le Karachi d'aujourd'hui. Mais c'est déjà vu.

Il y a quatorze ans, j'ai manifesté pendant des semaines à cause de la violence qui s'était emparée de notre ville. Je me rappelle que j'allais me coucher au son des balles qui sifflaient non loin de chez moi. Dans les journaux le lendemain matin je découvrais le bilan des tués de la ville. C'était une ville dangereuse. Le gouvernement PPP (il du Sindh (2) avait lancé l'opération nettoyage, entreprise génocidaire contre l'ethnie des Muhajirs qui formaient le gros du parti MQM (3). Le MQM avait riposté, avec ses propres escadrons de la mort, et le bruit agressif de sa revanche était devenu celui d'un feu de guerre.

Les jeunes garçons armés de leur seule ardoise dans l'école coranique locale – vu qu'il n'y a pas d'école d'État ou ils pourraient aller – sont de futurs djihadistes.

quand j'étais plus jeune, ou le seul fait de me trouver à Karachi, dans cette maison, m'angoissait. Je tremblais au cœur des nuits d'été, cherchant le sommeil, priant de pouvoir dépasser cette peur de la violence et des spectres des morts qui rôdaient autour de moi. Mais, une nuit, à cinq heures du matin, j'ai entendu des mains chanter devant ma fenêtre. Après cela, je les attendais, ces drôles d'oiseaux noirs, et je m'endormais, rassuré par leur cri rauque qui m'annonçait que nous avions vaincu la nuit une fois de plus. J'ai fait la paix avec le 70 Clifton et avec cette ville lorsque j'ai compris que les chants des mains ne me suivaient nulle part et que, si je faisais quelques bagages pour partir loin, ils allaient me hanter. Mais c'était il y a longtemps. Cela fait plus d'une dizaine d'années qu'on n'avait pas vécu dans cette atmosphère. La Longtemps que nous n'avions pas eu aussi peur.

Après la chute du gouvernement du PPP en 1996 et les violences qui s'en sont suivies, nous avons eu quelques années de calme à Karachi, le temps que s'achève, dans la confusion, le dixième mandat de Nawaz Sharif, le leader de la Pakistan Muslim League, parti politique tantôt dans l'opposition, tantôt au pouvoir. Le calme régnait, alors. Nous allions à l'école, passions nos examens, prenions des repas incantés à la cafétéria de l'école et rentrions à la maison en toute sécurité.

Après le coup d'État de Musharraf et la guerre qu'il avait déclarée au terrorisme, nous avons vu la violence resurgir dans notre ville. Pendant la période de calme provisoire qui avait précédé, le terrorisme avait changé de visage; la violence ne frappait plus de la même façon ni dans les mêmes circonstances, elle s'était renforcée jusqu'à créer une tension inimaginable, encore pire que celle que nous avions connue

au quotidien. Cette fois-ci, il ne s'agissait plus de simples tirs, mais de kamikazes qui déclenchaient des bombes dans les fast-foods et les grandes communautés bondées remplaçant les bazars traditionnels. Dans ce cadre, nous publions quatre textes (dont trois inédits en français) d'auteurs anglophones qui seront présents, qui liront leurs œuvres ou

humains», et les jeunes garçons armés de leur seule ardoise dans l'école coranique locale – vu qu'il n'y a pas d'école d'État ou ils pourraient aller – sont de futurs djihadistes. Bref, nous sommes en plein délire. [...] Ce soir, alors que j'écris ces lignes, la BBC rend compte de ce qu'un missile américain a tué huit ecclésiastiques dans le Nord Waziristan. Deux missiles, tirés d'un avion de leurs drones, avaient déjà frappé leur école ce matin. L'établissement était toute proche de la maison d'un prétendu chef taliban. L'armée pakistanaise a une fois de plus déclaré qu'«une enquête avait été ouverte». Les États-Unis n'ont rien dit. C'est comme ça qu'on fait la guerre aujourd'hui. Le nouveau président du Pakistan insiste beaucoup pour bénéficier lui aussi de la technologie des drones: pour combattre l'Afghanistan, dit-il. Le nouveau parlement a exprimé le vœu de transformer en la plus grande nation commerciale au monde et fait tout pour le devenir, même au mépris de conséquences lourdes – et globales – sur l'environnement. La race humaine peuplant la planète Terre peut sans probabilité produire un crash d'ampleur cataclysmique. Et nous voici dans un festival littéraire: on est cinglé ou quoi? Sommes-nous en train de changer la disposition des transats sur le Titanic? Je ne le crois pas, et j'espère dire quelque chose ici sur la place centrale que l'air nous apporte dans la vie, tout comme dans un festival littéraire – on est cinglé ou quoi? C'est un monde différent. Dans un monde de séparations, l'art relie, et c'est pourquoi l'art est toujours subversif; il défie et mine le culte, la culture, de la séparation. L'art nous relie à nous-mêmes, à notre passé, aux autres, à la planète.

humains», et les jeunes garçons armés de leur seule ardoise dans l'école coranique locale – vu qu'il n'y a pas d'école d'État ou ils pourraient aller – sont de futurs djihadistes. Bref, nous sommes en plein délire. [...] Ce soir, alors que j'écris ces lignes, la BBC rend compte de ce qu'un missile américain a tué huit ecclésiastiques dans le Nord Waziristan. Deux missiles, tirés d'un avion de leurs drones, avaient déjà frappé leur école ce matin. L'établissement était toute proche de la maison d'un prétendu chef taliban. L'armée pakistanaise a une fois de plus déclaré qu'«une enquête avait été ouverte». Les États-Unis n'ont rien dit. C'est comme ça qu'on fait la guerre aujourd'hui. Le nouveau président du Pakistan insiste beaucoup pour bénéficier lui aussi de la technologie des drones: pour combattre l'Afghanistan, dit-il. Le nouveau parlement a exprimé le vœu de transformer en la plus grande nation commerciale au monde et fait tout pour le devenir, même au mépris de conséquences lourdes – et globales – sur l'environnement. La race humaine peuplant la planète Terre peut sans probabilité produire un crash d'ampleur cataclysmique. Et nous voici dans un festival littéraire: on est cinglé ou quoi? Sommes-nous en train de changer la disposition des transats sur le Titanic? Je ne le crois pas, et j'espère dire quelque chose ici sur la place centrale que l'air nous apporte dans la vie, tout comme dans un festival littéraire – on est cinglé ou quoi? C'est un monde différent. Dans un monde de séparations, l'art relie, et c'est pourquoi l'art est toujours subversif; il défie et mine le culte, la culture, de la séparation. L'art nous relie à nous-mêmes, à notre passé, aux autres, à la planète.

(1) Le Parti du peuple pakistanaise, celui du président Asif Ali Zardari et de sa femme assasinée, Benazir Bhutto.  
(2) Un des deux provinces du Pakistan.  
(3) Fondé en 1984 par Atif Hussain.

Cheminement

De JACK HIRSCHMAN Je suis né assassiné. Le Temps des cerises/Maison de la poésie Rhône-Alpes. Traduit de l'anglais par Gilles B. Vachon

Marche vers ton cœur brisé. Si tu penses que tu n'en as pas, va t'en trouver un. Pour le trouver, sois sincère. Ne cherche pas à te satisfaire de tes desirs en laissant la vie entrer, parce que tu n'arrives à rien, vraiment à rien si tu t'y prends autrement. Même si tu essayes de te défilé, laisse-la te pénétrer et t'ouvrir comme si elle déchirait l'enveloppe d'une lettre qui contient un jugement

que tu as attendu toute ta vie bien que tu n'as rien fait de mal. Laisse-la t'envoyer en taule. Laisse-la te briser, mon cœur. Un cœur brisé c'est le début de toute perception véritable. Ton humilité à des oreilles, elles écoutent derrière ses portes. Regarde ces portes en train de s'ouvrir. Sens que tes mains se posent d'aplomb sur les hanches, que ta bouche s'ouvre comme un ventre qui enfante ta voix pour la première fois. Va, chante, entre et visvoitte dans la radiance d'exister en pleine extase, simplement. Écris ton poème.

debatront devant le public pendant trois jours. Voici donc des vers de Jack Hirschman, poète et militant, qui nous amène à découvrir un extrait d'une très drôle et très brillante pièce de théâtre sur la crise financière écrite par le dramaturge britannique David Hare, le prologue d'un

essai d'une jeune Pakistanaise, Fatima Bhutto, nièce de Benazir, femme politique assassinée en 2007, et un très beau texte sur la nature et la nécessité de l'art, par la romancière anglaise Jeanette Winterson.  
NATALIE LEVISALES  
www.festivalandco.com

Le rêve de voler, au-delà de l'invention de l'avion

De JEANETTE WINTERSON Traduit de l'anglais par Anne-Laure Tissot

Ne me quitte pas. Je veux parler d'histoires, de séparations et de solutions. Parler de notre moi intime et du monde extérieur. Parler du langage et de la vie. Inévitablement, je veux parler d'amour. L'Europe connaît une crise économique, et le Tiers-Monde la pauvreté. Le Moyen-Orient est une zone de guerre. Les États-Unis doivent faire face à l'agitation politique et à une énorme dégradation écologique. La Chine est en train de se transformer en la plus grande nation commerciale au monde et fait tout pour le devenir, même au mépris de conséquences lourdes – et globales – sur l'environnement. La race humaine peuplant la planète Terre peut sans probabilité produire un crash d'ampleur cataclysmique. Et nous voici dans un festival littéraire: on est cinglé ou quoi? Sommes-nous en train de changer la disposition des transats sur le Titanic? Je ne le crois pas, et j'espère dire quelque chose ici sur la place centrale que l'air nous apporte dans la vie, tout comme dans un festival littéraire – on est cinglé ou quoi? C'est un monde différent. Dans un monde de séparations, l'art relie, et c'est pourquoi l'art est toujours subversif; il défie et mine le culte, la culture, de la séparation. L'art nous relie à nous-mêmes, à notre passé, aux autres, à la planète.

Pensez à une œuvre d'art qui vous a marqués, et laissez-la reposer un instant dans votre esprit. Vous vous rendez compte que l'un de ses effets est de créer un lien, de rassembler, en permettant à votre esprit de se réajuster selon un schéma différent. On dit alors parfois: «Je n'avais jamais vu les choses sous cet angle-là.» Ou: «Je ne m'étais jamais senti comme ça,» ou encore: «Ça m'a fait réfléchir,» «Ça m'a fait pleurer.» Ces émotions, ces élairs de compréhension ou de prise de conscience se produisent quand ce qui était séparé se réunit.

La toute récente crise financière est née d'une culture de consommation fondée sur une dépense continuelle et une soif perpétuelle pour la dernière nouveauté. Acheté le nouveau nouveau: maison, voiture, téléphone, télé, vêtements... mais les relations ne sont pas prévues pour durer plus de quelques années. En moyenne, un mariage dure onze ans. Et une relation amoureuse trois ans. Il nous faut de l'argent pour acheter – nous achetons. Il nous faut acheter plus. Il nous faut plus d'argent. Nous en avons pas. En pratique, nous nous sommes habitués à imaginer et construire un monde différent. Dans un monde de séparations, l'art relie, et c'est pourquoi l'art est toujours subversif; il défie et mine le culte, la culture, de la séparation. L'art nous relie à nous-mêmes, à notre passé, aux autres, à la planète.

Si une catastrophe se produit, nous perdrons pendant quelque temps les formes d'art les plus coûteuses, mais jamais la créativité. Voyons ce que dit Marx, ce conteur si puissant qu'il nous a un temps offert une meilleure histoire que le sombre récit du profit à tout prix. Marx disait que le socialisme est censé pourvoir aux besoins animaux de l'homme, afin que ce dernier soit suffisamment libre pour s'occuper de ses besoins humains. Mais que voulait-il dire par «besoins humains»? Il voulait dire la curiosité, l'inventivité, le plaisir à être ensemble, le rire, l'intimité, l'amour, la découverte de la nature, les projets scientifiques pour le plaisir de savoir, la créativité, un travail qui ait un sens. Il voulait dire l'exploration de l'esprit humain. La quête de sens. Le décodage du moi.

L'art s'adresse à nos besoins humains. Nous ne voulons pas seulement un toit, mais aussi un feu. Pas seulement de l'eau, mais qu'elle se change en vin. Nous ne mangeons pas que pour calmer notre faim, nous mangeons ensemble, pour partager la nourriture comme la compagnie. Nous allons sur la planète alors que nous nous acharnons à la détruire. Nous ne pouvons nous empêcher de soulever avoir une relation spécifique avec chaque chose. Debout au bord de la Terre, nos pensées vont vers l'univers. Nous rêvions de voler, et nous en rêvons encore, même si l'y a des

avions partout. En fait, le rêve de voler se poursuit au-delà de l'invention de l'aéroplane. Nous rêvons toujours d'un ailleurs, sans savoir où il se trouve. Nous croyons tout de l'amour même si la science nous dit qu'il n'existe pas vraiment. Ce n'est qu'une ruse de la nature pour nous faire avoir des enfants.

L'histoire de Marx était belle mais elle n'a pas tenu. Une chose est évidente: les histoires, il faut les répéter sans cesse... Comme si on était toujours sur le point de s'endormir, et qu'il faille se réveiller... Il y a tant d'histoires sur le sommeil et le réveil: DALLA coupe les cheveux de Sanson durant son sommeil, lui ravissant sa force. Sierfried est le seul homme capable de tirer Brünhilde des rêves maléfiques de Wotan. Le Prince charmant réveille la Belle au bois dormant. Prométhée déroble le feu pendant le sommeil des dieux. Nous dormons. Nous rêvons. Le héros mythique est souvent guidé par ses rêves, les artistes et les écrivains comprennent qu'il doit en être ainsi. Nous savons tous qu'en cas de problème la nuit porte conseil. Mais une fois le jour levé, soit le rêve disparaît, soit il prend forme. L'art est par essence, une quête, il cherche une forme, une façon de conserver la vision en plein jour. Quand nous lisons un livre, regardons un tableau, écoutons de la musique, c'est comme si quelque chose nous secouait l'épaule en disant «RÉVEILLE-TOI, RÉVEILLE-TOI!», de la même manière qu'Ulysse sans relâche réveille ses marins, et se fait parfois réveiller lui-même par la déesse Héra qui le presse de dormir. Nous savons que le but de son voyage est ce qu'Homère appelle «le retour». Une trop grande partie de la vie se passe dans un genre de stupeur narcoïtique, le genre d'état où l'on se trouve lorsqu'on ne veut pas être éveillé, à peine être en vie, parce que c'est trop de douleur et de confusion. On regarde le monde et on se dit: «Comment le changer?» C'est sans espoir, semble-t-il, alors on ouvre une autre bouteille, on prend un cachet, on s'abrutit en faisant du shopping. La nature intensément vivante d'une œuvre d'art réclame que l'on soit aussi pleinement vivant, que l'on soit éveillé, excité, que l'on ressente ce que c'est qu'être humain. Une des choses dont nous faisons alors l'expérience, c'est que la vie n'est pas une série de séparations mais de connexions, et que l'intérieur et l'extérieur de la vie s'entre-appartiennent. Nous sommes des rêveurs qui savent comment être éveillés; nous sommes des êtres totalement éveillés qui savent comment rêver. C'est exactement ce qui arrive quand on se trouve profondément absorbé dans une tâche qui nous passionne. Ou quand on tombe amoureux. Ou quand on a un instant de révélation ou d'intuition. Ne dit-on pas alors que tout se tient, que les choses ont un sens?

«Le sexe est la nostalgie du sexe» (Andy Warhol)

De DAVID HARE Extrait de *The Power of Yes* (Faber and Faber). Traduit de l'anglais par Gérard Garutti

HUIT  
Musique. Le décor change à nouveau. Davies retourne à son tableau noir.  
Le présentateur. Howard Davies, ex-diplomate, ex-finance, ex-directeur général de la confédération de l'Industrie Britannique (I.C.I.), ex-sous-gouverneur de la Banque d'Angleterre, actuellement directeur de la London School of Economics.  
Davies. Et voilà, ça y est. On touche au dernier acte.  
L'auteur. L'injection massive.  
Davies. Tout juste. L'injection massive. L'injection massive de liquidités dans les banques – et dans l'économie.

L'auteur. L'assouplissement quantitatif? Davies. La planche à billets. Le gouvernement déchaine la planche à billets. Et comme dans tout dernier acte, la scène se coupe de cadavres.  
L'auteur. Quels cadavres?  
Davies. La Royal Bank of Scotland, la Halifax-Bank of Scotland, Lehman Brothers, la Northern Rock – et ça ne fait que commencer.  
L'auteur. Mais, tout de même, si c'est le dernier acte, l'heure des comptes a sonné elle aussi, non?  
Davies sourit.  
Davies. Alors ça, c'est une très bonne question. Merci de l'avoir posé. Est-ce que l'heure des comptes a sonné?  
L'auteur. L'injection massive. L'injection massive de liquidités dans les banques – et dans l'économie.

faire Fred Goodwin vu en dit long sur la question.  
Le présentateur. Une journaliste. Du *Financial Times*. Refuse absolument que son nom soit cité.  
L'auteur. Journaliste financière. Est-ce que vous savez qui c'est?  
L'auteur. Bien sûr. Tout le monde sait qui est Fred Goodwin.  
L'auteur. Journaliste financière. C'était le PDG de la Royal Bank of Scotland.  
L'auteur. Oui, le type à la pension.  
L'auteur. Journaliste financière. C'est ça. Eh bien, pendant tout le temps que je travauais cette affaire, me revenait sans cesse en mémoire cette remarque d'Andy Warhol, peut-être que vous la connaissez?  
L'auteur. Andy Warhol a dit tellement de choses brillantes.  
L'auteur. Journaliste financière. Une des choses que Warhol a dites, c'est que les gens ont des rap-

ports sexuels en souvenir des rapports sexuels qu'ils avaient au bon vieux temps.  
L'auteur. Elle est très bonne.  
L'auteur. Journaliste financière. Pour reprendre ses propres termes: «Le sexe est la nostalgie du sexe.»  
L'auteur. Vraiment très bonne.  
L'auteur. Journaliste financière. Dans le cas de Fred Goodwin, c'était ça, le deal. Fred s'était hissé au sommet à coups de deals. Alors quand l'opportunité s'est présentée, pour la Royal Bank of Scotland, d'acheter une banque hollandaise du nom d'ABN AMRO, ce fut impossible de résister. Et le fait que tout le monde lui dise qu'il était fou ne fit rendre cette perspective encore plus alléchante. C'était comme ça que Fred s'était forgé un nom à l'origine. A grandes bordées de deals impossibles. Pour lui, un de plus, c'était irrésistible. Le deal fut la nostalgie du deal.  
(1) Équivalent britannique du Medef.

# Festival and Co

Festival littéraire  
Shakespeare and  
Company 18-20 juin 2010

## Politique et Fiction

*Martin Amis, Fatima  
Bhutto, Breyten Brey-  
tenbach, Mathias Énard,  
Petina Gappah, David  
Hare, Hanif Kureishi,  
Nam Le, Will Self, Philip  
Pullman, Jeanette Winterson*

*Rencontres gratuites et ouvertes à  
tous avec une trentaine  
d'auteurs dans le square*

*René Viviani en face de Notre Dame,*

*Pour plus d'informations voir: [www.festivalandco.com](http://www.festivalandco.com)*



**Libération**

**The New York Review  
of Books**

**LOUIS ROEDERER  
CHAMPAGNE**

**aurastar**

**MONT  
BLANC**

**Mairie de Paris**

**Livre**

**\* ile de France**

**L'Arbre à Lettres**

cohérence», a dit la secrétaire  
d'Etat à l'Ecologie, Chantal

(1) «Xynthia: les leçons d'une  
catastrophe».

# Festival and Co

Festival littéraire  
Shakespeare and  
Company 18-20 juin 2010

## Politique et Fiction



*Martin Amis, Fatima Bhutto,  
Breyten Breytenbach, Mathias  
Enard, Petina Gappah, David*



*Hare Hanif Kureishi  
Nam 'Le Will Self Philip  
Pullman, Jeanette Winterson etc*



Rencontres gratuites et ouvertes à tous avec  
une trentaine d'auteurs dans le square  
René Viviani en face de Notre Dame, Paris Ve.  
Pour plus d'informations voir: [www.festivalandco.com](http://www.festivalandco.com)



The New York Review  
of Books

LOUIS ROEDERER  
GAMFANE



MONT  
BLANC

MAIRIE DE PARIS

Livre



\* Ile de France

L'Arbre à Lettres

«Je danse pour romancer.»  
«Je danse pour arrêter de penser.»

Pandora Box/Body, le 28 juin  
au Théâtre de l'Agora.

Lire aussi le blog **Confidances.**

musicologique de Peleus.  
Associer Stéphane Braun-

neuse verte première.  
**ÉRIC DAHAN**

# Festival and Co

Politique  
et Fiction

18-20 juin 2010

Festival littéraire  
Shakespeare and Company



Rencontres *gratuites et  
ouvertes à tous* avec une  
trentaine d'auteurs dans  
le square René Viviani en  
face de Notre Dame, Paris V  
*pour plus d'informations voir:*

[www.festivalandco.com](http://www.festivalandco.com)

L'Arbre à Lettres  
The New York Review  
of Books

